

DOSSIER

58^e BIENNALE D'ART DE VENISE

LA PENSÉE NOIRE

RASSEMBLANT PLUS DE 200 ARTISTES DU MONDE ENTIER, PRÈS DE 80 NATIONS ET TOUT AUTANT D'EXPOSITIONS COLLATÉRALES EXCEPTIONNELLES, LA 58^e BIENNALE DE VENISE USE DE SON DYNAMISME INOÛI POUR JOUER LE RÔLE DE CATALYSEUR DE L'ART CONTEMPORAIN. SI LA BELLE ÉDITION 2019 PEUT SEMBLER PEINER PARFOIS À « FAIRE RESSENTIR LE MOMENT PRÉSENT », LA PLUS GRANDE BIENNALE D'ART DU MONDE CONSACRE LE TRIOMPHE DE LA PENSÉE NOIRE, FAISANT DE LA MIGRITUDE LE DERNIER MOYEN D'ACCÈS AU JEUNE MONDE CONTEMPORAIN.

PAR EMMANUEL DAYDÉ



MAY YOU LIVE IN INTERESTING TIMES

58^e BIENNALE INTERNATIONALE D'ART DE VENISE
ARSENAL ET GIARDINI, VENISE
DU 11 MAI AU 24 NOVEMBRE 2019
COMMISSARIAT : RALPH RUGOFF

« *May you live in interesting times* » (« Puissiez-vous vivre en des temps intéressants »), aurait dit Robert Kennedy au Cap, en Afrique du Sud, en 1968. Croyant reprendre un proverbe chinois, le sénateur américain transformait le souhait en malédiction, les temps « intéressants » étant ceux du désordre et des conflits, face à des temps de paix et de tranquillité, jugés en comparaison « inintéressants ». En reprenant cette *fake news* ironique pour titre de la 58^e Biennale de Venise, le gentleman américain de Londres Ralph Rugoff — commissaire général de cette

édition en même temps que directeur de la Hayward Gallery — affiche à son tour sa volonté d'interroger au plus près nos temps difficiles. Revendiquant une forme de *pensée lente*, qui a permis à l'être humain de prendre le contrôle de la planète, Rugoff associe ce temps long aux artistes, seuls capables selon lui de connecter nos différences, en fracturant les mondes parallèles et en proposant d'autres solutions que celles envisagées dans l'urgence. Il oppose ce rythme à la *pensée rapide*, un mode d'alerte qui, certes, lui a permis de survivre en répondant rapi-





Vue de l'exposition internationale, *May You Live In Interesting Times*, 58^e Biennale de Venise, Arsenal, Venise, 2019.
 Au sol : Otobong Nkanga. *Veins Aligned*. 2018, marbre, verre de Murano, peinture, 25,9 m de long.
 Au fond : Zanele Muholi. *Faniswa, Seapoint, Cape Town*. 2016, tirage sur papier peint.

AMERICA FIRST

dement à un danger, mais s'est abruti aujourd'hui dans les réseaux sociaux — ces regroupements de gens du même avis, qui « confirment ce que vous croyez déjà en rétrécissant le message ». Prenant appui sur Léonard de Vinci — qui prétendait que, pour être artiste, il fallait être capable de déceler les connexions intimes du monde —, le commissaire général cherche à redonner du sens au mot d'ordre publicitaire téléphonique : *connecting people*, tout en refusant de ne vivre qu'à travers un écran comme dans les récits de science-fiction angoissés de Bradbury.

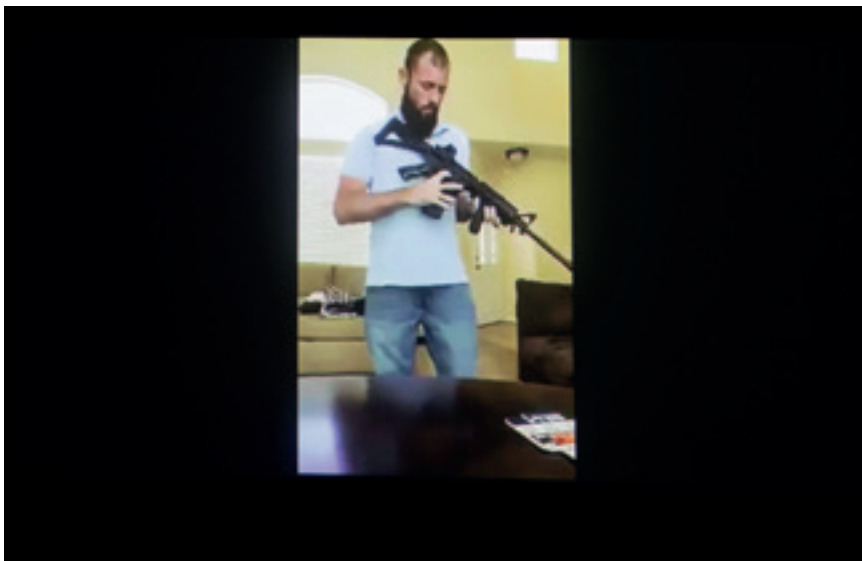
Le cinéaste et poète iranien Abbas Kiarostami, qui prétendait que le cinéma — et l'art en général — « ne nous parlait pas d'une réalité, mais d'une infinité de réalités », ne disait pas autre chose. Mais l'Americamonde de Ralph Rugoff n'est pas le Tout-monde d'Édouard Glissant. Et la seule présence des *Dwindle down* — sculptures d'appendices en verre — de Nairy Baghramian, artiste d'origine iranienne mais réfugiée en Allemagne depuis 1983, dans la longue allée extérieure de l'Arsenal, demeure bien impuissante à évoquer l'Iran des sanctions économiques

américaines. Le commissaire général a beau prétendre « avoir voyagé partout à travers le monde à la rencontre des artistes, en ne négligeant que les cimetières », son tour de la planète rend compte d'un présent anglo-saxon, tel qu'un Américain, aussi fin et éduqué soit-il, se l'imagine. Sur les 79 artistes sélectionnés pour l'Exposition internationale — au lieu des 130 habituels, car il a pris le parti schizophrénique de répéter les mêmes sur deux sites, l'Arsenal et le Pavillon Central —, 26 vivent en Amérique du Nord et 4 en Grande-Bretagne (telle la Nigériane Njideka Akunyili, qui s'est mariée avec M. Crosby à Los Angeles, ou l'Éthiopienne Julie Mehretu, qui habite New York). Au terme des deux premières journées professionnelles, Rugoff, tout occupé à défendre sa propre sélection, avouait n'avoir pas eu le temps de voir le moindre pavillon national. Et à la question de savoir s'il avait visité Madagascar par exemple, il répondait par la négative, regrettant de n'y avoir jamais mis les pieds (pas plus d'ailleurs que dans les autres îles de l'océan Indien). Après l'Amérique, l'Europe vient donc en deuxième position avec 24 artistes. L'Extrême-Orient et la Chine, avec 18 ressortissants, ne sont pas oubliés : le robot pelle à sang *Can't help myself* de Sun Yuan et Peng Yu tétanise les visiteurs au pavillon international par ses mouvements désordonnés dans une cage de verre, tandis que les délicates photos de charme de la Japonaise Mari Katayama réinventent les canons de la beauté, en faisant oublier au passage sa jambe

en moins et sa main réduite à deux doigts. L'Inde tire aussi son épingle du jeu, avec les photographies du cinéaste bhoutanais Khyentse Norbu ou encore celles de Soham Gupta et de Gauri Gill, mais surtout avec l'émouvante installation sonore pour 100 micros suspendus, *For, in your tongue, I cannot fit*, de Shilpa Gupta, qui fait entendre la voix étouffée de cent poètes du monde entier depuis le VII^e siècle, tous emprisonnés pour leurs écrits. Disqualifiés pour ne pas appartenir à l'orbite anglo-saxonne, nombre d'artistes et de pays d'Afrique, d'Amérique latine, d'Asie, d'Océanie ou du Grand Nord manquent à l'appel de ce choix peu diversifié. Le monde arabo-musulman est ici réduit à cinq artistes. Et que dire de l'Asie du Sud-Est, limitée à la présence — magnétique certes — du très repéré Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul — palme d'or à Cannes en 2010 avec son *Uncle Boonmee* — et du Dano-Vietnamien de Mexico Danh Vo.

BLACK IS BEAUTIFUL

Paradoxalement, alors que le continent noir est peu représenté et que deux Sud-Africains, la militante LGBT Zanele Muholi et le métis Kemang Wa Lehulere — qui, ne se sentant ni assez blanc ni assez noir, dit « ne pas même faire partie de la scène artistique sud-africaine » —, se retrouvent à défendre les couleurs de l'Afrique, c'est néanmoins le modèle noir qui impose sa marque la plus forte sur la Biennale 2019. À l'heure où la peau blanche ne se supporte plus que bronzée et où, en France, lorsqu'un gamin entonne « Comment il s'appelle ? », tous répondent : « Kante, N'Golo, N'Golo Kante », *black* est devenu depuis longtemps *beautiful*. Mais Venise cette année pourrait bien marquer un essor inattendu de « la pensée noire », cette pensée longtemps



Arthur Jafa.
The White Album.
2019, projection video monocanal, 40 min.



Lina Lapelyte, Vaiva Grainyte et Rugile Barzdiukaite.
Sun & Sea (Marina).
Pavillon de la Lituanie, 58^e Biennale de Venise, 2019.
2019, Opéra-performance pour 13 voix.

qualifiée d'inexistante, qui opposerait les ténèbres aux lumières, la magie à la science, l'émotion nègre à la raison grecque — et ce plus encore que n'avait pu le faire Okwui Enwezor lors de la Biennale 2015. Est-ce d'ailleurs un hasard si Rugoff aime à citer cette phrase de James Baldwin : « Les artistes sont là pour perturber la paix » ? Le Lion d'or attribué à l'Américain Arthur Jafa pour *The White Album*, terrifiante vidéo sur les suprématistes blancs — plus que pour ses gros pneus enchaînés — et la mention spéciale délivrée à la Nigériane d'Anvers Otobong Nkanga pour ses *Veins aligned* — une longue sculpture plate en marbre et verre de Murano qui serpente sur le sol de l'Arsenal afin de dénoncer la surexploitation des ressources naturelles —, participent pleinement de cette pensée noire différente et triomphante. On aurait aimé que Ralph Rugoff ne se contente pas d'un patchwork nord-américain pour évoquer la

création et la pensée noires. Mais il se soucie peu de différencier les Afro-Américains des Africains, les artistes noirs évoqués ne semblant avoir droit à l'existence que le jour où ils quittent l'Afrique... En rassemblant dans de somptueux triptyques des moments clés de l'histoire du peuple noir (le leader révolutionnaire haïtien Toussaint-Louverture voisinant avec l'humour « supernègre » de Richard Pryor, revisité par Glenn Ligon), l'Afro-Américain de Los Angeles Henry Taylor redonne puissance et profondeur à l'exercice de la peinture. Accompagnant un groupe de journalistes pour relater les élections au Kenya, le Kenyan métis de Londres Michael Armitage rend compte de la terreur du cirque électoral africain dans de fulgurantes compositions transparentes, où la splendeur exotique naturelle se heurte à des figures menaçantes. Au-delà de Julie Mehretu, dont on connaît bien les réseaux spatiaux abstraits, ce

sont les œuvres complexes, qui mélangent les techniques et créent un monde d'ombres, de rêves et de regrets de la jeune peintre d'origine nigériane de Los Angeles, Njideka Akunyili Crosby (née en 1983), qui créent la surprise. Convaincue que « les problèmes d'une mauvaise représentation arrivent dès lors que les autres racontent notre histoire à notre place », l'artiste collagiste pratique une certaine esthétique kenyane, qu'elle marie à la broderie pointilliste de Seurat, en ayant recours à une effervescence imagée, afin de représenter son quotidien le plus intime. Créant ses peintures à partir de photos, de publicités ou de coupures de journaux, elle façonne ses fonds d'images en tout genre à la manière de quelque surplis iconographique, telles de douces tapisseries empreintes de mélancolie. Les travaux sur le métissage et le racisme de la Norvégo-Nigériane Frida Orupabo renvoient à la photographie militante de Zanele Muholi sur la condition lesbienne en Afrique du Sud. « Tout ce que je veux voir, c'est la beauté, avance Muholy. Ce qui ne veut pas dire que vous devez sourire. Contentez-vous d'être. » Avec ses immenses et graves autoportraits — qu'elle qualifie d'« autoprojections » — placardés sur les planches de

bois de l'Arsenal, l'artiste engagée paraît annoncer sa grande rétrospective à venir à la Tate Modern. Remettant en cause les canons légaux de la beauté tels qu'ils avaient cours au temps de l'Apartheid, Zanele réécrit l'histoire de l'art en même temps que notre façon de penser, en réclamant une attention nouvelle pour ses effigies de lesbiennes, de trans et de queers, shootées dans d'intenses noir et blanc.

LE DROIT DES PEUPLES À DISPOSER D'EUX-MÊMES

Sur le terrain, la discordance de ton entre l'exposition policée du directeur de la Hayward Gallery et le rêve de grandeur des pavillons nationaux s'avère plus violente que de coutume. Il est vrai que les deux ne se parlent pas, les autorités de la Biennale se souciant avant tout du commissaire général, et le commissaire général de lui-même. On sait pourtant que chaque Biennale de Venise redessine une mappemonde de l'état de la planète, au travers d'environ 80 pavillons nationaux (soit moins de la moitié des 193 États reconnus par l'ONU). Si des pays récemment apparus comme l'Afghanistan, le



Frida Orupabo. *Sans titre*.
2018-19, collages montés sur aluminium.



Njideka Akunyili Crosby. *And We Begin To Let Go*.
2013, acrylique, crayon de couleur, fusain, pastel, poussière de marbre,
collage et impressions sur papier, 210 × 270 cm.

Liban ou l'Ouzbékistan ont tristement perdu leurs pavillons cette année, la Tunisie, le Maroc et finalement l'Algérie (disqualifiée pour cause de favoritisme du commissaire envers sa fille) continuent eux aussi de manquer à l'appel, alors qu'étonnamment, Madagascar (cf. article), le Pakistan et le Ghana constituent de nouveaux arrivants. Continuant de braquer ses projecteurs sur l'Europe, un lion d'or a récompensé la Lituanie, avec sa douce-amère comédie musicale à la plage *Sun & Sea (Marina)*, due au trio Rugile Barzdzikaite, Vaiva Grainyt et Lina Lapelytė, tandis que la mention spéciale du jury a été accordée au Pavillon de la Belgique et à sa blague belge, *Monde Cane*, constituée d'absurdes automates emprisonnés, façonnés par Jos de Gruyter

et Harald Thys. Le sursaut de sens conféré à la manifestation, c'est aux pavillons d'Afrique et de la diaspora noire qu'on le doit. Si le pavillon d'Haïti, avec Jean-Ulrick Désert, n'a malheureusement pas pu ouvrir plus d'une semaine faute de moyens, le pavillon des îles de Guadeloupe a réussi à rassembler trois artistes au palazzo Mora, en s'alliant, notamment, avec trois autres artistes reconnus du Mozambique. « On veut démystifier l'Afrique et montrer aux yeux du monde que nos artistes sont aussi bons que les autres », s'enflamme Raphael Chikukwa, commissaire d'un autre pavillon africain, celui du Zimbabwe, présent depuis cinq éditions malgré un pays sous haute tension. « Même si l'art est le cadet des soucis aujourd'hui, on est là et bien là », observe



Georgina Maxim, l'une des quatre artistes de ce pavillon dénommé « conte sans tête » (« *Soko Risina Musoro* ») — aux côtés de Kudzanai-Violet Hwami, dont les corps noirs peints à l'échelle humaine et à la sensibilité queer auraient parfaitement pu rejoindre l'exposition internationale. Pour sa première participation, la majestueuse démonstration de puissance du pavillon du Ghana, *Ghana Freedom*, rassemble sous son architecture connectée six artistes de différentes générations : le sculpteur El Anatsui (Lion d'or 2015), l'installateur Ibrahim Mahama (avec des registres de naissance et de mariage enfermés dans un grand mur/ cage), la première femme photographe du Ghana Felicia Abban (83 ans), le vidéaste Selasi Awusi Sosu, le cinéaste John Akomfrah (dont la prométhéenne et écologiste installation vidéo sur 3 écrans, *Four nocturnes*, qui lie la destruction de la nature et la disparition des éléphants à la fin de l'homme et à l'animalisation du migrant, démontre un sens du sublime peu commun) et la petite dernière, la peintre Lynette Yiadom-Boakye. Née à Londres de parents natifs du Ghana, formée à la Royal Academy School, Lynette Yiadom-Boakye ancre sa peinture de modèles noirs — ou plutôt de « suggestions de personnes » (qui n'existent donc pas) — dans l'art romantique de Gainsborough et de Goya, comme dans la manière impressionniste de Manet et de Degas. S'inventant une communauté de souvenirs et de vœux, ses portraits fictifs sont le fruit d'un dialogue silencieux et d'une mémoire inventée. « Ce serait beaucoup plus étrange, je crois, si mes sujets étaient Blancs. Après tout, j'ai été élevée par des Noirs. Pour moi, ce sentiment d'une sorte de normalité n'est pas nécessairement une célébration, c'est davantage une conception générale de la normalité. C'est un geste politique. Nous sommes tellement habitués à regarder des portraits de Blancs dans la peinture ! » Mise au cœur du pavillon du Ghana par l'architecte anglo-ghanéen David Adjaye, au-dessus d'un sol de latérite provenant d'Afrique, la fraîcheur des « *black faces* » de Yiadom-Boakye paraît dialoguer avec les portraits d'élégantes réa-

Henry Taylor.
Hammons meets a hyena on holiday.
 2016, acrylique sur toile, 152,4 x 213,4 cm.
 Courtesy de l'artiste et galerie Blum & Poe,
 Los Angeles/New York/Tokyo.

Vue de l'exposition *The Past, the Present and The in Between*, Pavillon de la République du Mozambique, 58^e Biennale de Venise, 2019.



Lynette Yiadom-Boakye. *Série Just Amongst Ourselves.*
 2019, huile sur toile de lin. Courtesy de l'artiste et galeries Corvi-Mora,
 Londres, Jack Shainman, New York.

lisés en studio par Felicia Abban. Considérée comme l'artiste peintre la plus importante de sa génération, elle aura droit l'an prochain, à 33 ans, à une rétrospective à la Tate, qui convoquera 80 de ses œuvres depuis 2003. Succédant à la négritude, la « migritude » ne cherche plus à rendre compte d'une quelconque appartenance métisse à l'Afrique, à l'Europe ou à l'Amérique. La migritude, à Venise, se contente de faire entendre une voix : celle de la femme noire, qui n'est plus nue mais « vêtue d'une couleur qui est vie et d'une forme qui est beauté » (Senghor). ■

Toutes les images : courtesy La Biennale de Venise.

À VENIR

Lynette Yiadom-Boakye. Tate Modern, Londres. Du 19 mai au 31 août 2020
Zanele Muholi. Tate Modern, Londres. Du 29 avril au 18 octobre 2020